

À l'ami

J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes : l'un, parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui ; l'autre, parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi. (Chamfort)

Plus d'un qui ne peut briser ses propres chaînes a su pour-tant en libérer son ami. (Nietzsche)

Brève de comptoir...

Le « Verre à Pied », rue Mouffetard, Paris 5^e. Petit bistrot « comme dans l'temps », étroit et tout en longueur, 4 ou 5 tables bringuebalantes, un zinc plaqué de laiton, une vitrine pleine de tabac, tabac de pipe, tabac à chiquer, boîtes rondes de tabac à priser. Et des Zippo qui s'alignent. Éventail de cartes postales des clients en vacances. La peinture qui s'écaille. L'ivrogne du quartier. La tambouille de la patronne, plat du jour imposé, souvent « foie de veau-purée », des pichets qui circulent, le cliquetis des fourchettes. C'était le bistrot de Thierry, pendant sa dernière sabbatique à Paris. Un VRAI bistrot, disait-il. Hum, un « vrai » bistrot à Mouffetard, j'en doute, mais bon ! C'était mon « Verse toujours » contre son « Verre à pied », et le « Verre à pied » a gagné : il y allait quasiment tous les jours, sauf fermeture hebdomadaire. Il y donnait ses RV, y emmenait ses amis de passage, arrivait le premier, prenait la pose du vieux Parisien plongé dans un livre ou son journal, toujours à la même table, derrière le poêle. Pour un peu, il aurait pris du tabac à priser...

Le 8 juillet, lendemain de la funeste nouvelle, j'y suis allée en pèlerinage. Je passais devant chaque jour, mais j'y suis entrée grâce à Thierry. Que voulez-vous, il a beau être à côté de chez moi, mon bistrot, c'est le « Verse toujours », je n'allais pas le trahir du jour au lendemain pour le « Verre à pied » ! J'allais donc « chez » Thierry. Assise à « sa » table, en plein midi. Le bistrot minuscule était plein, l'ivrogne de service fidèle au

poste, un couple de touristes un peu coincés (comment avoir l'air autochtones ?), et deux-trois habitués, plongés dans le « foie de veau-purée ». J'ai arrêté le patron. « Vous vous souvenez de votre client de l'an dernier ? Le Québécois un peu Suisse ? » « L'Écrivain ? Le grand flandrin ? Bien sûr. Comment t'est-ce qu'i' va ? Quand t'est-ce qu'i' nous r'vient ? » « Il ne va pas. Il ne reviendra plus » Stupeur. « Non ?! » « Si ». On parle beaucoup, dans les bistrotts, mais parfois un mot suffit. Un grand silence, et il a stoppé la patronne en plein vol, trois assiettes de « foie de veau-purée » au bout des bras : « Non ?! » « Si ». Et en plein midi, les gens ont attendu leur foie de veau. Le patron a disparu derrière son comptoir, est descendu par la trappe, a remonté une bouteille sans étiquette, toute sale, avec pour seul commentaire : « C'est du bon ». Et on a bu à Thierry, au grand flandrin, à l'Écrivain. Quasiment en silence, à « sa » table. Une question, quand même, du patron : « Il était quoi en fait ? Il était Suisse ou Québécois ? » Aïe ! Par où commencer... La patronne m'a sauvée : « Pour nous, c'était un « gars d'la Mouff' ». Oui, c'était ça, Thierry. Chez lui partout. À Beyrouth comme au « Verre à pied », à Genève comme à Montréal, à « la Mouff' » comme à l'UQAM. J'ai aimé ce moment, dans « son » bistrot, à « sa » table, je me sentais son invitée... Et c'était du bon, en vérité.

(Janick Auberger)

Dis-moi...

Léger, le vent fouaillait la chaleur,
Et les paroles amies grisaient l'âme,
Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Sept bouteilles à trois
– et je ne grossis pas
Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Nous fîmes renaître le passé et
Semâmes un futur, hélas ! déjà pétré,
Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Pas de cris, pas de plaintes
Pas de regrets surtout
Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

« Busc aux orties ! »,
Cria ton âme rabelaisienne,
Et les corsets tombèrent,

Pour que vous ne vous laissiez pas transporter par des images trop prêtes, je vais vous dire que la graisse ne coulait pas des lèvres indifférentes et que nulle bête cagnarde ne nettoyait les os sous la table. Sans doute parce qu'on ne mangeait pas de viande et la table était si petite qu'elle n'aurait pu abriter qu'une bichonne et les bichonnes – tout le monde le sait – n'ont rien de rabelaisien. Et puis, même si on avait mangé de la viande et si un lévrier stupide rongerait nos os, les lèvres étaient loin d'être indifférentes. Comme les yeux.

Les yeux palpaient et
Sous les mots et les rires,
Souvenirs et désirs se baisaient impudiques.
Sous les mots et les rires
Souvenirs et désirs
Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Que de vin ! Que de mots !
Et des pets aussi,

(mais nous ne pétions pas plus haut que notre cul, sans pour autant nous prendre pour la queue de la poire)

Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Tu regardais le futur
Comme l'enfant qui n'a que futur,
Sur ton toit, au mois d'août.

Dis-moi, si une fée...

Plus de futur
Plus de toi, au mois d'août.

Mais, dis-moi, si une fée, cette nuit-là, surgissait de nos mots avec sa puissante baguette...

(Ivan Maffezzini)

Le flou de Lisbonne

Je nourris depuis toujours une horreur religieuse et méthodique, pour les albums de photographies. Ce sont des boîtes à chaussures qui me servent à ne pas ranger mes souvenirs : snobisme, manie... Parfois, de leur fatras que la main aggrave surgit l'image que l'on ne cherchait pas. Vive. Je l'ai vu d'un coup à côté de Mario Suarez lui serrant la main, en 1990 à Lisbonne. Mais qu'allions-nous faire dans cette Lisbonne-là, lambrissée, officielle et malgré tout joviale comme ce Mario Suarez qui n'avait jamais eu la tête de l'emploi. Lui, il était à un colloque et moi je me promenais dans la ville blanche pour chasser des idées noires. Nous nous promenions. Il semblait flotter ; il clignait des yeux au soleil pourtant pâle de cette fin d'automne. Il semblait ne parcourir que ses rêveries, dans les splendeurs ouvragées des cloîtres flamboyants. Il

parlait des amours et des romans, du goût du *bacalao*, du *fado* qu'on avait raté et de cette langue chuintante. Il parlait en faisant des gestes. Il parlait en prenant des cafés, il parlait en marchant.

Il a foncé dans un Pessoa en bronze. Il ne l'avait pas vu. Nous avons rencontré un copain et nous avons poursuivi longtemps une dispute vive, indifférents à la ville, montant et descendant les ruelles d'Alfama. Où était-il, lui qui était à côté de moi ?

Le troisième jour, après que je lui eus fait goûter un des *pasteis* de Bélem, en regardant sa mine réjouie, je me suis rendu compte que, depuis notre arrivée, je l'avais vu sans lunettes. Je lui demande : Tu n'es pas très myope ?

- Si, qu'il me répond.
- Mais alors comment tu fais pour voir ?

La question le surprend : « Je ne les porte presque plus... Je ne reconnais pas les gens dans la rue, je vois tout très flou et c'est assez beau... » Je lui réponds, mi-songeuse, mi-rageuse : « J'aimerais voir flou moi aussi, tout me semble quelquefois trop net... Mais pour les *azulejos* et la folie des baroques et la tronche des grands navigateurs, et puis pour celles des gens qu'on croise... c'est quand même mieux de voir le détail... ou alors, faut rester dans tes murs... ».

Le lendemain il portait ses lunettes un peu tordues et il me les passait parfois, souriant, affable, marcheur léger, marcheur distrait.

(Véronique Dassas)

Überblick

Il a reçu
du glacier l'étreinte
l'accolade de l'olivier

de la civilisation l'inquiétante empreinte...

Il a DONNÉ
ses cours sa fièvre de mortel
et pour tout dire les inventions de sa pensée –
comme des invitations
à relancer les dés :
puisqu'il s'agit d'être l'auteur
de son regard sur le monde
et savoir habiter son imaginaire –
jamais cette obligation dite citoyenne
de l'assurance désespérante d'espérer
à tout prix qui n'est rien d'autre
que l'expropriation du désespoir...

Il s'est donné la TOTALE
LIBERTÉ
d'osciller entre le sein de la dune
et le signe de l'abîme
les raisons rasantes du sang
surgies des ruines ou des camps
et le songe invariant des élymes
en amitié avec leurs littorales limites –

La mortelle liberté
de faire voler en éclats
les cloisons du temps :
d'être et d'exister d'ÉTERNITÉ...

L'éternité – c'est juste assez pour répondre
aux questions qu'il s'est posées :
pourquoi y a-t-il un monde et que faire du bref instant où
nous y sommes ?

(Jacques Mascotto)